

SUR L'ÉPAGNEUL CITRON

J. ANTONIO GONZÁLEZ ALCARAZ

Universidad de Murcia

Nous savons du XVI^e siècle tout ce qu'il offrait au monde que le monde ne connaissait pas; cette floraison qui se préparait depuis Pétrarque et qui devait faire la fortune intellectuelle et morale, non seulement de l'Italie, mais de la France, de l'Angleterre, de l'Espagne; cette ouverture de l'âme et de l'esprit aux souffles venus d'un véritable âge d'or. Tout ceci tient à la fois de l'idylle et de la mythologie, tout ceci accompagne la résurrection d'un paganisme délicat, uni aux austères méditations de la vie chrétienne.

Peut-être nous sommes-nous attardés à ces images d'une époque envahie par l'exubérance d'une imagination heureuse, d'une fête savante où les alchimistes, les astronomes et les géographes donnent la main à ces femmes d'une beauté parfaite, presque unique dans l'histoire de la femme. Mais la Renaissance a été aussi une des périodes les plus tortueuses et sanglantes de l'orageuse histoire de France, une des plus ravagées par la cruauté, la haine et l'esprit de vengeance, une période où la véritable irréligion n'était pas du côté des premiers penseurs-libres, mais au sein même des chrétiens, parmi ces dévots, élevant leurs barricades avec des Évangiles afin de mieux massacrer avec le maximum de justification possible, où tout était prétexte à meurtre, à trahison, à délation, où des partis également acharnés attiraient dans leur sein ces éternels refoulés de l'ambition médiocre et de l'envie, qui forment l'énorme masse des nations, que tout pouvoir attire, sans jamais les satisfaire, que toute convoitise allume jusqu'à l'assassinat.

Il y a eu un grand écrivain pour incarner, extérioriser, divulguer dans ses vers cet aspect de la Renaissance, non certes un de plus sages, mais, au contraire, des plus furieux, et qui doit à cette fureur, à son humeur intolérante et fanatique, le meilleur de son talent: c'est Agrippa d'Aubigné.

Agrippa d'Aubigné¹, enfant d'une étonnante précocité, lisait, à six ans et demi, le latin, le grec, l'hébreu et le français; à sept ans et demi il traduisait le *Criton* de Platon; à huit ans et

1 Vid. à ce propos, l'excellente introduction de James DAUPHINÉ à mon édition bilingue *Las trágicas. Libro I*. Universidad de Murcia, 1993, et DESCHODT, Eric: *Agrippa d'aubigné. Le poète inspiré (L'enfant prodige, pp. 37-50)*. Robert Laffont, Paris, 1995.

deuxième, il jure, à Amboise, de venger la mort de la Renaudie et de ses complices: à neuf ans, il est condamné au bûcher. Sauvé par un gentilhomme, il se réfugie à Orléans et, à douze ans, se distingue au siège de cette ville. Son père étant mort l'année suivante (1563), il s'en va étudier à Genève. Il combat ensuite au côté de Condé. Un duel l'oblige de sortir de Paris quelques jours avant la Saint-Barthélemy (1572), grâce à quoi, il échappe au massacre. Quelques mois plus tard, fidèle à Henri de Navarre, il partage sa captivité au Louvre. Il compose des ballades, des sonnets, des mascarades, et même une tragédie: *Circé*, si bien que le huguenot prisonnier entre à l'Académie fondée par Charles IX. En 1575, s'enfuit du Louvre, avec le Béarnais, et gagne avec lui la Guyenne.

Commence alors pour lui la vie la plus extraordinaire, où se succèdent faits d'armes, aventures, duels... vingt fois il risque sa vie pour son maître, vingt fois sa rude franchise, son intempérance de langage le brouillent avec lui. En 1577, date de ce sonnet qui suit, il subit une première disgrâce. L'anecdote de l'épagneul Citron revêt, on le voit, la valeur d'un symbole.

«En passant Agien pour remercier Mme. de Roques qui lui avoit servi en mere de ses afflictions, il trouve chez elle un grand epagneul nommé Citron, qui avoit accoustumé de coucher sur les pieds du Roy, et souvent entre Fontenac et Aubigné. Ceste pauvre beste qui mouroit de faim luy vint faire chere: de quoy esmu, il le mit en pension chez une femme et luy fit coudre sur le collet qu'il avoit fort frisé ce sonnet:

*Le fidèle Citron qui couchait autrefois
Sur vostre lit sacré, couche ores sur la dure:
C'est ce fidelle chien qui apprit de nature
A faire des amys et des traîtres le chois...*

*C'est luy qui les brigands effroyoit de sa voix,
Et des dents les meurtriers; d'où vient donc qu'il endure
La faim, le froid, les coups, les desdains et l'injure,
Payement coustumier du service des Roys?*

*Sa fierté, sa beauté, sa jeunesse agréable
Le fit chérir de vous; mais il fut redoutable
A vos haineux, aux siens, pour sa dextérité.*

*Courtisans qui jetez vos desdaigneuses veuës,
Sur ce chien deslaissé, mort de faim par les ruës,
Attendez ce loyer de la fidelité.*

Ce chien ne faillit pas d'estre mené le lendemain, au Roy qui passoit par Agien et qui changea de couleur en lissant cest escrit»

* * *

Le chien a, de tout temps, représenté la fidélité désintéressée. D'où le piquant du sonnet. D'Aubigné, écarté du maître, qu'il aime toujours, saute sur une nouvelle occasion de lui reprocher son ingratitude et de protester une fois de plus de sa fidélité mal

récompensée. Il fait preuve, en la circonstance, d'imagination, de présence d'esprit, et d'esprit tout court.

Remarquons que dans ses *Mémoires*, destinées à ses enfants, D'Aubigné parle à la troisième personne et souvent comme s'il s'agissait d'un autre personnage. Modestie? peut-être. Originalité? plus probablement.

Il ne manque pas de signaler combien il est reconnaissant à ses bienfaiteurs. S'il passe (par) Agien — Agen — c'est pour remercier Mme. Roques, «qui lui avait servi de mère en ses afflictions».

La Providence semble le récompenser de cette démarche, en conduisant dans la demeure de cette dame «un grand épagueul nommé Citron». D'Aubigné reconnaît aussitôt la bête. Citron avait *accoutumé* de coucher sur les pieds du Roy, et souvent entre les deux meilleurs compagnons de celui-ci. Fontenac et D'Aubigné.

Souvent le guerrier, habitué à rudoyer les hommes et toujours prêt à verser le sang de l'ennemi, reporte sa tendresse sur les animaux, en particulier les chevaux et les chiens. D'Aubigné est tout *ému* en revoyant l'infortuné Citron mourant de faim. Sa pitié se traduit dans une épithète: ceste *pauvre beste*. Il éprouve une joie un peu égoïste, quand il aperçoit, «luy venant faire chere», c'est-à-dire venant à sa rencontre et manifestant par des gambades, des aboiements, son affection canine. L'émotion du partisan est double: pitié pour la bête famélique, et retour sur soi-même, pensant: les animaux sont plus reconnaissants que les humains. J'ai fait plus pour le Béarnais que pour ce chien, et c'est celui-ci qui me témoigne le plus de gratitude. Et il prend une résolution — méritoire, car il est pauvre —: il met Citron en pension chez une femme, se décernant implicitement un brevet de générosité. Ce faisant, il se dit, vraisemblablement: «Ma fidélité n'est pas récompensée; je me montre plus juste que les rois en payant de mon indigence, celle de cet épagueul». Le sonnet autorise cette hypothèse, mais D'Aubigné ignore la fidélité silencieuse et circonspecte.

Le courtisan rebuté se double d'un poète à l'imagination vive, à la verve drue. Il tient sa vengeance; elle va s'exprimer en vers, dans un sonnet.

On a l'impression que ces quatorze vers ont jailli d'un seul jet, sous le coup de l'émotion. À aucun moment, la plume n'hésite: la pensée est nette, vigoureuse, chaque vers semble une botte portée par le fougueux duelliste à l'adversaire impuissant. La langue est celle du temps, encore archaïque, d'une verdeur plaisante. Les vers sont tel qu'on les tournait avant la venue de Malherbe. Les règles du sonnet sont observées; D'Aubigné connaît aussi bien le métier de rimeur que celui de soldat.

Le premier quatrain, comme le second, et comme le deuxième tercet, présente l'antithèse de la fidélité et de l'ingratitude, idée centrale du sonnet. Tout y est direct: aucune allusion mythologique, aucun ornement superflu. Dès le premier mot, nous sommes en plein sujet. Citron, que sa fidélité avait fait le familier du maître, qui couchait sur le lit *sacré* du roi, couche *ores* sur la dure. L'allusion est déjà transparente: la vie du disgracié, admis naguère aux faveurs royales, est devenue pénible, loin de son prince. Elle se précise dans les vers 3 et 4. À l'encore, D'Aubigné aurait été éloigné pour avoir, guidé par son instinct (*qui apprend de nature*), trop bien discerné les *amys des traîtres*, et pour avoir conseillé au Roi de mieux choisir.

Remarquons, aux vers 1 et 3, les caprices de l'orthographe au XVII^e siècle. Le même mot s'y retrouve avec une graphie différente: fidele et fidelle. Signalons aussi l'ellipse de l'article *la* devant «nature», et l'emploi fréquent du verbe faire devant un nom: *faire choix*, pour *choisir*. L'hiatus *qui apprend* ne doit pas nous surprendre en 1577, date de ce sonnet; les leçons de Malherbe ne porteront guère leurs fruits qu'après sa mort (1628).

Le deuxième quatrain rappelle les services rendus par Citron-D'Aubigné, et le salaire qui l'en a récompensé. La voix de l'épagneul effrayait les *brigands*; lisons: le franc-parler, la sincérité à toute épreuve du huguenot intrépide étaient redoutés de ceux qui s'approchaient du Roi de Navarre avec des intentions suspectes et songeaient plus à s'enrichir à ses frais, à le piller comme des brigands, qu'à le servir avec désintéressement. Le chien Citron, et l'ami véritable, ont fait plus: après avoir écarté ceux qui en voulaient aux biens du prince, ils ont mis en fuite... ou en pièces, ceux qui attentaient à sa vie. Et que reçoivent-ils en retour? L'énumération est accablante pour le Roi: la faim, le froid, les coups, les dédains et l'injure... Ici la méprise est impossible: Citron, s'il est sensible à la faim, au froid, aux coups, s'inquiète assez peu des dédains et des injures. C'est D'Aubigné qui plaide pour D'Aubigné. À la question posée: «D'où vient donc qu'il endure» tous ce maux, fruits de la royale ingratitude, le poète se charge de répondre: «N'est-ce pas le paiement coutumier du service des Roys?» Toute vérité n'est pas bonne à dire: si ce sonnet prétend être une requête pour entrer en grâce, les arguments du solliciteur ne sont pas précisément ceux dont use d'ordinaire la flatterie.

Le premier vers présente une inversion couramment pratiquée au XVI^e siècle, et même au XVII^e. *Meurtriers*, comme encore dans les tragédies de Corneille, compte pour deux syllabes. L'orthographe de *luy*, de *brigands*, de *desdains*, de *coutumier* s'explique soit par l'usage, soit par l'étymologie². Le dernier vers signifie: les services *que l'on rend* aux rois sont, d'ordinaire, payés de cette façon.

Le premier tercet renferme encore une antithèse, mais l'idée d'ingratitude ne s'y retrouve pas explicitement. D'Aubigné remémore à son ancien ami ce que celui-ci avait apprécié dans le gentilhomme, attaché à la personne royale: la fierté, la beauté, la jeunesse, firent chérir d'Henri III l'épagneul et l'homme. Agrippa n'a que 27 ans lorsqu'il compose ces vers: Citron a peut-être vieilli, et un vieux chien n'a plus d'attraits: mais lui n'a rien perdu de ce qu'il avait d'abord séduit le roi de Béarn. Autant que *séduisants*, ces deux serviteurs étaient redoutables aux ennemis du prince, comme à ses adversaires personnels. Le soldat l'est toujours. Double raison pour ne le pas dédaigner, pour lui rendre les faveurs d'antan.

L'épithète *agréable*, qui nous paraît faible et incolore, prise dans son sens original: qui a le don d'agréer, de plaire, est juste et employée à bon escient. Quant au mot *dextérité*, il nous dérouté un peu, mais peut, lui aussi, se justifier. C'est, autant que l'adresse des mains (de la droite, symbole de la force dans le langage biblique), celle de l'esprit. Ce qui rendait D'Aubigné redoutable, c'était cette supériorité que confère à un homme l'agilité de l'esprit unie à la force et à la souplesse du corps, les *haineux*, adjectif substantivé, sont, évidemment, ceux qui haïssent: les ennemis.

Le deuxième tercet est une apostrophe, un avertissement lancé aux courtisans restés au service du Béarnais. Ils l'accompagneront, le lendemain, dans la ville d'Agen et, apercevant errer par les rues l'infortuné Citron, voué à mourir de faim, ils ne dédaigneront pas jeter sur lui, «délaissé» du Roy, un regard de compassion. D'Aubigné, lui, plus charitable, plus sensible à la misère de ce «frère inférieur», dont le sort ressemble au sien, a eu pitié de l'épagneul au long poil frisé. Que ses amis... ou adversaires d'hier s'attendent au même traitement:

2 FRAGONARD, Marie Madeleine et KOTLER, Éliane: *Introduction à la langue du XVII^e siècle*. Nathan Université, Paris, 1994, page 39 et BAUMGARTNER, Emmanuel & MENARD, Philippe: *Dictionnaire étymologique et historique de la langue française*. Librairie Générale Française, Paris, 1996.

Attendez ce loyer de la fidélité

Cette «chute» du sonnet, écho du vers 8, résume parfaitement l'idée dominante et élargit la pensée: *hodie mihi, cras tibi!*

Vos desdaigneuses vuës = vos regards dédaigneux; cette inversion n'est plus admise, la tendance étant de placer l'épithète après le nom quand elle est plus longue que lui³. Le vers 13 est d'un réalisme presque brutal, on se représente Citron, déchu, expirant sur un tas d'ordures, comme c'était le cas fréquent en ce temps d'urbanisme rudimentaire⁴. Le mot *loyer* a ici son sens primitif: salaire dû à un serviteur, à un ouvrier pour ses services.

Ce «poème» fut cousu sur le cou (*le collet*) de Citron par la femme qui l'avait pris en pension. Nous serions portés à croire que ce fut sur le *collier*, mais l'auteur spécifie que Citron avait le collet *fort frisé* et nous sommes obligés d'opter pour le cou, ce qui, après tout, est très possible. Le chien, porteur du féroce sonnet, ne faillit pas d'être mené au Roi, son ancien maître, qui ne pouvait faillir non plus de reconnaître le compagnon délaissé, émissaire et vengeur de l'autre: le poète et guerrier⁵.

Le récit s'achève de façon brève et saisissante. Elle est digne des meilleurs conteurs. «Le Roy changea de couleur en lissant cest escrit...» Rien de plus. Nous savons la cause de ce blémissement subit; à quoi bon insister? Ajoutons pourtant qu'il est tout à la louange du monarque. Néron, empoisonneur de Britannicus, n'a point changé de couleur, et c'est ce qui désespère l'honnête Burrhus. Tranquillisons-nous; le Béarnais, à la première occasion, se réconciliera avec l'ami désinvolte, à l'humeur trop vive, souvent insupportable, qui vient de lui administrer cette sévère leçon!

3 GREVILLE, M., *Le bon usage*, De, J. Duculot, Gembloux, 1964, par. 397 et WEINRICH, Harald: *Grammaire textuelle du français*, Didier/Hatier, Paris, 1989, page 41

4 FRANCHETTI PARDO, Vittorio: *Historia del urbanismo. Siglo XVI*, Instituto de Estudios de Administración Local, Madrid, 1985.

5 Pour cet aspect de poète et guerrier, vid. DESCHODT, Eric: o.c., pp. 97-160 et CROUZET, Denis: *Les guerriers de dieu. La violence au temps des troubles de religion, 1525-1610*, Champ Vallon, Paris, 1990.